— Me taira ? Et je voudrais bien voir que tu pourrais me fermer la bouche. Quoi, il faudra se laisser dépouiller pièce à pièce ; il faudra se voir réduit sur la paille ; n'avoir plus que des yeux pour pleurer, et sécher de misère et de faim pour toi, pour un ivrogne comme toi, qui, du matin au soir, ne pense qu'à la chopine et à la paille.

— Te tairas-tu, langue de vipère ?

— Non, je ne me tairai pas ! tu veux me faire mourir à petit feu ; mais au moins tu sauras à qui tu as affaire. Va, misérable, retourne à tes orgies ; va boire jusqu'à tes habits, jusqu'à ton lit, jusqu'aux nippes de tes enfans ; va, mais ne remets pas les pieds ici, et que je ne te revoie jamais plus !

La femme de Germain, en prononçant ces paroles, était animée d'une violente colère ; sa voix était devenue aigre et criarde, ses yeux hagards ; sa figure était agitée d'une manière convulsive. Ne se possédant plus, elle fit même un pas vers son mari, comme pour le pousser dehors. Mais celui-ci, irrité à son tour de ses criarderies, et échauffé par la boisson, la menaça du geste, et bientôt après ne s'en tint plus à la menace.

La scène devint affreuse ; et les injures, et les cris et les coups se multipliaient et s'entrechoquaient avec une effrayante rapidité. Les enfans, témoins de ce triste spectacle et pressés par la faim, le rendaient plus triste encore par leurs pleurs et leurs gémissemens.

Tel était l'intérieur du ménage de Germain : tel était le désordre qui y régnait, et qui se renouvelait presque chaque semaine. Les enfans grandissait parmi ces querelles, ce trouble et cette misère ; et ils vivaient sans principes, sans instructions, sans soins d'aucune espèce, au milieu des mauvais exemples et de la coupable conduite de leurs parens.

Oh ! combien la vie que menaient ces deux malheureux époux était différente de celle qu'ils s'étaient promise, lors de leur mariage. Germain était un ouvrier assez habile dans son état ; étant garçon, comme il gagnait de fortes journées, il n'avait à supporter aucune privation ; et, sans songer à l'avenir, il dépensait l'argent plus facilement qu'il le gagnait. C'était un des habitués des marchands de vins, un des plus élégans ouvriers ébénistes. Il fit la connaissance de mademoiselle Honorine, petite ouvrière en lingerie, qui n'avait d'autre ressource que son aiguille ; mais qui, par sa mise et ses manières, cherchait à se donner un air d'importance.

Le mariage fut bientôt conclu, mais ne fut longtems heureux. Ni l'un ni l'autre des deux époux n'avait reçu une bonne éducation ; ni l'un ni l'autre n'avait des principes religieux ; et, quand une union n'est pas formée ni consolidée par la religion, elle ne tarde pas à porter des fruits bien amers.

Quelques contradictions sur des sujets futiles commencèrent à apporter du refroidissement dans le ménage ; bientôt on ne sut plus montrer la moindre complaisance, ni se passer la plus petite chose ; et on ne tarda pas à arriver à l'habitude de gronder, de quereller, de boudier.

Le mécontentement était d'autant plus vif qu'il était moins attendu, et qu'on se sentait plus cruellement trompé sur toutes les espérances qu'on avait conçues.

Germain, ne pouvant jouir, dans l'intérieur de son ménage, de la satisfaction et de la paix qu'il comptait y trouver, reprit peu à peu toutes ces habitudes de garçon. Dans les premiers mois du mariage, il avait été fort laborieux, et il avait pu faire l'acquisition des meubles qui leur étaient devenus nécessaires. Mais l'aisance ne fut pas de plus longue durée, que l'exactitude au travail. Il eut bientôt retrouvé ses anciens camarades et renoué avec eux toutes les parties de plaisirs, dans lesquelles il absorbait autrefois le produit de ses semaines.

Honorine avait aussi travaillé d'abord avec ardeur, mais elle avait beaucoup de vanité ; son but était de satisfaire toutes ses fantaisies, et elle ne ménageait pas l'argent pour se procurer les colifichets qu'elle jugeait nécessaires à sa toilette. Il fallut bientôt mettre un terme à toutes ses dépenses ; car, à mesure que les besoins s'accroissaient, les ressources diminuaient. Germain travaillait peu et dissipait beaucoup. Un enfant, puis un second étaient venus augmenter les embarras du ménage, et ils exigeaient des soins qui empêchaient leur mère de s'occuper de son ouvrage.

Les jeunes époux auraient pu vivre honnêtement et élever leurs enfans d'une manière convenable, s'ils avaient conservé l'amour de l'ordre et du travail. Mais l'un et l'autre étaient bannis de leur demeure, et Germain et Honorine n'étaient pas mariés de deux ans qu'ils commencèrent à sentir la misère. Au lieu de reconnaître ses torts et de chercher à ramener son mari dans la bonne voie, Honorine prit insensiblement, à son égard, un ton de reproches et de dureté, qui l'aggravait tous les jours davantage.

L'affection n'avait jamais été réelle ni solide entr'eux ; elle fit bientôt place à une complète indifférence, puis à une vive inimitié. Il fallut vendre un à un les meubles qu'on avait acquis dans les beaux jours qui avaient été de si courte durée ; il fallut porter au Mont-de-Piété presque toute la parure de la pauvre Honorine ; il fallut enfin supporter souvent les privations les plus pénibles, sans espoir d'en voir le terme.

Quelquefois cependant, Germain, pressé par la misère et touché du pitoyable état où étaient réduits ses enfans, semblait vouloir amender sa conduite. Il reprenait l'ouvrage et paraissait retrouver sa première ardeur ; mais une contrariété de la part de sa femme suffisait pour mettre fin à ses bonnes résolutions, et il ne tardait pas à reprendre son train de vie ordinaire.

Ainsi s'écoulaient les plus belles années de Germain et d'Honorine. Chaque jour rendait leur position plus fâcheuse, leur union plus insupportable ; et leurs dissensions, depuis quelque tems, avaient pris un caractère tellement grave, que tout rapprochement paraissait désormais impossible.

Le lendemain du jour où s'était passée la scène affreuse que nous avons rapportée, Germain s'était levé plutôt qu'à son ordinaire ; et, sans dire mot, était sorti aussitôt de sa chambre. Il ne savait trop que faire, que devenir ; son visage était déchiré des coups qu'il avait reçus dans la lutte de la veille, et son cœur profondément ulcéré.

Il descendait à pas lents les escaliers, lorsqu'il aperçut Simon le chiffonnier qui habitait dans le galetas au-dessus de sa chambre, et qui, muni de ses crochets et sa hotte, allait commencer son travail dès l'aube du jour.

— Eh bonjour, M. Germain, lui dit le père Simon, vous êtes bien matinal aujourd'hui ; il est rare que nous nous rencontrions ensemble sur l'escalier à cette heure-ci.

— Bonjour, M. Simon, répondit Germain, d'un ton triste et en portant la main sur son visage, comme pour cacher les marques déshonorantes qu'il portait.

— Le ménage ne va pas fort bien, reprit le chiffonnier, et il paraît que vous ne faites pas tout ce que vous voulez chez vous.

— Ça va mal, père Simon, ça va fort mal, et quand on est aussi malheureux que je le suis, on est tenté de se casser la tête contre la muraille.

— Bah ! voisin, il ne faut pas prendre les choses si au sérieux. Ces femmes ont quelquefois de mauvais momens à passer, et elles choisissent souvent celui où on est le moins endurant. Si j'étais de vous, voisin, je ferais la paix.

— C'est impossible, elle a un trop mauvais cœur.

— Écoutez, voisin, et croyez-moi, elles se font encore plus méchantes qu'elles le sont. La mienne aussi m'a donné du fil à retordre, et maintenant tout va au mieux. Il faut tout avouer, je ne faisais pas non plus tout ce que je devais faire ; et, quand l'un va de travers, l'autre a bien de la peine à marcher droit.

— Vous avez beau dire, père Simon, je suis désespéré ; Honorine m'a trompé et elle ne peut plus que faire mon malheur. J'ai là deux garçons dont il n'y a pas de parti à tirer. L'aîné va avoir dix ans, et ça n'a ni force ni vigueur ; et ça ne veut ni travailler, ni obéir, que voulez-vous que j'en fasse ? Que voulez-vous que je devienne ?

— Pour vos garçons, M. Germain, j'ai un conseil d'ami à vous donner, c'est de les envoyer à l'école.

— Et que voulez-vous qu'ils aillent faire à l'école, ils obéiront encore moins à leur maître qu'à leur père, et je vous garantis d'avance qu'ils n'y voudront rien apprendre. D'ailleurs, j'ai à peine du pain à leur donner, comment voulez-vous que je paie ce qu'il faudra pour les instruire ?

— A l'école que je veux dire, voisin, il ne faut pas d'argent, c'est l'école chrétienne. Il y a le petit Michel, le fils de cette fruitière qui demeure au coin de la rue, c'était un vrai garnement ; et cette pauvre veuve m'a fait mainte et mainte fois ses lamentations, sur tous les chagrins que ce petit drôle lui causait tous les jours. Eh bien, elle s'est décidée à l'envoyer à l'école chrétienne, et il est maintenant doux comme un petit agneau.

— Et vous croyez que les miens pourront changer aussi ?

— Et pourquoi pas ? Les bons frères en ont changé bien d'autres, et tous les pères et mères de famille que j'ai connus, ne savent comment reconnaître tout le bien qu'ils ont fait à leurs enfans.

— Père Simon, je suivrai votre conseil ; vous ne m'en avez jamais donné de mauvais. Au moins, je me débarrasserai pendant quelque tems du tracas que me donnent ces misérables enfans.

— Adieu, M. Germain, bonne journée !

— Au revoir, père Simon.

Suite au prochain numéro.